émeutes

une tragi-comédie de pierre-louis rivière

théâtre vollard

Pierre-Louis Rivière signe avec «Émeutes» sa troisième pièce écrite et mise en scène au Théâtre Vollard. Après «Garson» en 1987 et l'univers cow-boy des bars des quartiers, «Carousel» explorait en 1992 celui des fêtes populaires des années cinquante. Dans une forme poétique proche de l'écriture cinématographique, il nous propose sa vision des «évènements» du Chaudron mêlant le comique au tragique, le délire de la violence au «bricolage» des vies marginales. Le décor d'Hervé Mazelin, créateur chez Vollard des scénographies étonnantes de «Carousel», «Leperverche», «Etuves», «Millénium» et «Votez Ubu Colonial» figure l'appartement suspendu au dessus de l'émeute. Sur une musique originale de Jean-Luc Trulès compositeur de la quasi totalité des musiques de scène de la troupe depuis sa création, un orchestre en cuivre rythme l'action en permanence, à la manière d'un spectacle de cirque où Pierre-Louis Rivière mettrait en scène la parole du corps réunionnais.

A l'heure où les «évènements» embrasent les quartiers neufs de la ville, une famille se prépare pour la noce. Dans leur petit appartement, l'orchestre en cuivre couvre le bruit incessant de la télévision qui diffuse en direct le feuilleton de l'agitation populaire. Le vieux tonton se marie. La fille est amoureuse. Le garçon est agité. La mère se croit «arrangée». Tous deviennent acteurs et spectateurs du grand défoulement gratuit de la rue qui déborde jusque dans le salon, sous le visage délirant du frère aîné, travesti en «marron» pour mieux jeter son corps halluciné dans la violence de l'action.

théâtre vollard
34 créations
à l'île de la Réunion

18 tournées outre-mer

TEXTE ET MISE EN SCENE
Pierre-Louis Rivière

MUSIQUE
Jean-Luc Trulès

SCENOGRAPHIE,
CREATION COSTUMES
ET LUMIERES
Hervé Mazelin

DECORATION
Hervé Mazelin
assisté de Marie Gage

CONSTRUCTION DES DECORS
ateliers de l'ODC

COSTUMIERE
Scolastique Dormeuil

REALISATION DES COSTUMES
ateliers de l'ODC

BANDE VIDEO
Rémy Jouve,
Diabolo productions

GRAPHISME ET PRISES DE VUE
Kambo 96

REMERCIEMENTS
à Edward Roux

CETTE PIECE A ETE ECRITE
EN RESIDENCE A LIMOGES
(FESTIVAL INTERNATIONAL
DES FRANCOPHONIES,
DIRECTION MONIQUE BLIN)
GRACE A UNE BOURSE
DU CENTRE NATIONAL
DU LIVRE

UNE COPRODUCTION
DE L'OFFICE
DEPARTEMENTAL
DE LA CULTURE

Le Théâtre Vollard
est une compagnie
indépendante financée
par le ministère
de la Culture,
la Ville de Saint-Denis,
le conseil Général
de la Réunion
et le conseil Régional
de la Réunion

THEATRE VOLLARD
direction Emmanuel Genvrin
23 rue Rambaud - BP 81
97491 Sainte-Clotilde
tél 0262 21 25 26
fax 0262 21 68 25
ILE DE LA REUNION

NOTES DE L'AUTEUR

CHOREGRAPHIE

La société réunionnaise est une société où l'on parle peu, où la parole est murée dans un mutisme continuel. L'histoire de l'île y est pour quelque chose, les origines rurales et paysannes aussi. On ne doit pas s'y tromper, le bavardage incessant n'est qu'un brouillage de surface, bruyant, il masque mal l'impuissance à dire, il ne dit rien de ce qui est important. Il faut les extrémités violentes de l'alcool, des dérangements du cerveau pour voir s'échapper un peu du discours intime, la parole vraie, encore s'exprime-t-elle par des vociférations désordonnées ou par des cris.

LA PAROLE DU CORPS

Il y un autre discours qui jaillit des profondeurs, directement, brutalement, qui dit vrai sans la médiation du langage, c'est le discours du corps. Le vrai commerce se situe là plutôt que dans les paroles.Dans la pièce, une véritable chorégraphie est à lire maillée au texte parlé, et c'est de ce maillage là qu'émerge un peu de vérité. Il s'agit d'abord de rendre compte de ce langage lacunaire, en lambeaux, qui est notre quotidien, et la forme d'écriture que j'ai choisie ici ne vaut pleinement que liée à une écriture du mouvement des corps, quasi chorégraphique. Au delà de la recherche esthétique, il y a le besoin de parler de quelque chose de plus essentiel qui est inscrit profondément dans la société d'ici, où un regard, un déplacement dans un territoire, une proximité particulière peut provoquer brusquement la violence. On en vient peu à la parole, mais le plus souvent aux mains, au corps à corps. Un corps très bavard de douleurs diverses, un corps qui tombe souvent, malade, enceinte, et que l'on finit par jeter de désespoir. Autant de «mouvements» du corps qui transparaissent à leur tour dans le langage parlé : on n'est pas frappé d'une crise d'épilepsie, on «tomb kriz», une fille facile «donn lo kor», une dispute est un «ralé-poussé», on ne se décourage pas, «on larg lo kor», on ne se suicide pas, «on zet son kor». Il y a quelque chose d'inquiétant dans ce langage où revient toujours à propos du corps, le vocabulaire de la chute, de l'attirance vers le bas (vers le péché, la déchéance aussi), où la mort n'est jamais très loin, où la conscience est vive, qu'elle s'inscrit dans le corps même («alé o kor» ou «alé o mor» pour aller à la veillée mortuaire), que les deux mots peuvent quelque fois se confondre. Le présent est difficile, avec ce constat terrible, par exemple, que l'équivalent du mot «générosité» s'est perdu en créole, et que le français qui a cours ici, n'en connaît plus le sens. Inquiétant langage encore dans lequel le verbe «donner», dont on ne veut (ou ne peut) être le sujet, ne parle le plus souvent que de violence ; où il n'y a guère que les coups que l'on donne, ou bien son corps, encore dans ce don là, voit-on plutôt l'acte de la putain, qu'une possible générosité féminine. Il y a, caché derrière les mots, le poison lent de notre histoire violente, faite de déracinement, de dislocation des communautés, de servitude, qui a peu à peu cassé les solidarités, et puis le désir désespéré de reconnaissance, avec ses effets insensés et cocasses, d'une population qui reste majoritairement marginale. Les paroles divaguent (le sens est toujours à chercher dans ce qui l'environne, créant ainsi un langage du malentendu permanent) et la Parole, ne s'ancrant plus nulle part, perd toute valeur dans un environnement d'impérialisme culturel qui exalte le calcul, les éthiques de circonstances, aux dépens de toute vraie morale.

LE CHAUDRON,
LABORATOIRE MARRON
DE LA SOCIÉTÉ RÉUNIONNAISE

Le Chaudron est le laboratoire marron de la société réunionnaise, où se bricolent à l'aveuglette les identités nouvelles sur les débris de notre jeune histoire commune de douleur et de violence, déglinguée, brisée. Là se maillent lambeaux de mémoire ancienne aux couleurs encore vives, bribes de tradition au sens perdu et copies dérisoires des modèles «nouveaux» largement diffusés par d'habiles faussaires. Là se montent, de guingois, de frêles constructions mentales, toujours menacées d'effondrement, générant tantôt des comportements pittoresques, qui ne cessent de faire rire, tantôt la violence aveugle de l'émeute. Il me semble vital de comprendre, d'observer les désordres, de reconnaître ceux là, la «majorité marginale», qui, dans l'univers bétonné des quartiers nouveaux, chapardent, assemblent, rafistolent, malgré l'effacement des repères, tentent désespérément de se fabriquer une identité digne, collages de fortune, incertains et bigarres, nécessairement bidonvillesques, luxuriants et tragiques. Identité fragile, séparée, jamais commune, empêchée d'être commune, à cause des violences passées, de la peur permanente de l'autre et d'une vision du monde imposée qui dévalorise ou exclue les solidarités. D'un côté la pauvreté chronique, mais aussi l'appartenance à la «cour», les solidarités kagnardes ; de l'autre les injonctions harcelantes de la consommation, la multiplicité des messages publicitaires, la multiplicité des objets proposés, qui «brouillent la vue», les modèles virtuels aliénants, l'exaltation d'une sauvagerie chic. D'un côté la lenteur, le plaisir de la lenteur, mais aussi la société arrêtée, l'impossibilité de «bouger», d'être dans le mouvement ; de l'autre les injonctions pressantes de la vitesse, une société qui avance, qui bouge sans cesse, mirages du temps réel, négateur de la mémoire. Tiraillée sans cesse entre ces bords contradictoires, une société entière, la «majorité marginale» des quartiers, «tomb kriz» et met le feu à la ville.

PIERRE-LOUIS RIVIÈRE

EXTRAITS

ÉMEUTES, SCÈNE 21

KAF — «Les gens, dans la rue, ils tournent la tête, ils n'osent plus nous regarder... Alors, autour des yeux, on se fabrique des lignes fuyantes, menteuses. On se fait une bouche aux commissures soumoises. On se peint sur le visage des traits malveillants, des grimaces méchantes. C'est ce qu'ils veulent non ? Qu'on soit vilain. Alors on devient autre, on parle fort, la bouche prête au crachat et les regards se détournent. Les gens savent maintenant qui nous sommes, ils sont presque rassurés, ils peuvent montrer du doigt : paresseux, malfaisants, bandits. Racaille !»

ÉMEUTES, SCÈNE 10

MAM — «J'en veux plus de cette vie là. Je ne sais rien, je ne sais pas ce qui se passe. Je voudrais comprendre le début du commencement de quelque chose, cesser d'attendre chaque matin la catastrophe qui viendra sûrement, ne plus avoir peur à chaque minute que je ne sais quoi arrive qu'on ne pourra jamais prévoir, quelque chose qui nous tombera sur la tête sans qu'on sache jamais pourquoi. Parcequ'on ne sait rien nous, on est des animaux, promenés ici et là au gré du temps qu'il fait, on court d'un côté de l'autre parcequ'on nous pousse avec un bâton ou qu'on nous tire par l'anneau qu'on nous a mis dans le nez. On sait pas comment i faut vivre, comment i faut parler. Dans la télé i savent eux, mais pas nous... Pourquoi chez nous le téléphone marche plus ? Pourquoi la porte se casse toute seule ? Pourquoi la télé tombe en panne quand i fait chaud ? Pourquoi Kaf va plus à l'école, pourquoi il est énervé quand je suis gentille, quand j'ai envie qu'il soit gentil avec moi ? Pourquoi cette police qui débarque ici sans prévenir ? Pourquoi on sait jamais rien ? Pourquoi... Je suis bête peut être ! On reste au bord de la route, et les voitures qui filent, qui filent. Et nous toujours à pied dans la poussière, sur le coté, doucement, doucement... Et un jour y a plus d'eau ou d'électricité, ou bien on nous dit qu'il faut partir à cause du loyer pas payé depuis trois mois. Un jour Kaf s'enfuit... On vit comme des sauvages, écartés, bordés. Comme une bande de marrons descendus d'un rempart, cachés dans l'ombre des grands bambous à lisière de la forêt, on regarde à travers le trou de la télé, la blancheur fraîche des grandes cases, la belle vie, les belles dames, les beaux enfants, les bons maris dans les grosses voitures qui roulent vite, vite, vers le plaisir, vers la mer. La mer elle est là, après le cimetière, après la route où vont quelque fois les filles, pour gagner un peu... Jose aussi... Je sais pas, elle fait qu'à sa tête... La mer c'est juste pour mourir. Comme les marrons.»

PERSONNAGES

KAF : le fils aîné, kagnar
MAM (MIA) : la mère
JOSE : la soeur
COCA : le jeune frère
ZELLE : la vieille grand-mère
RENÉ : le tonton (grand-oncle)
NIC : flic, petit ami de Jose
LES MUSICIENS DE LA NOCE
DES ÉMEUTIERS
UNE ÉQUIPE DE TÉLÉVISION

LE KAF

«Qu'on le rejette
ou s'y attache, il est
le centre des actes
et des mythes.
Il provoque haine, dégoût
affiché ou caché, flatterie
sur son encolure. Et même
la culpabilité ressentie
à son égard est manière
de s'en démarquer. Jusqu'à
la commémoration qui,
soit le rejette dans le passé,
soit, pour le présent,
le pétrifie dans les rites
et les monuments.»

EDWARD ROUX

EXOTE/EKZOT, JUILLET 1996